

Coup de cœur pour « Un Platon en robe de chambre »  
Gontcharov « Oblomov » Folio classique, 568 p, réédition 2016.



Le livre du confinement, à lire lentement mais savoureusement.

. L'inertie morale et physique du personnage à peine évoqué m'a littéralement fasciné. Est-ce l'hiver qui donne envie de rester bien au chaud, calé dans son canapé avec le plaid en laine des Pyrénées à portée de main ? Gontcharov, un des fondateurs du roman réaliste russe, est l'auteur d'un grand texte au ton subtil, tour à tour lyrique, poétique, badin, ou ironique voir burlesque, que Tolstoï et Dostoïevski ont salué, à sa publication en 1859, comme un chef d'œuvre.

Oblomov s'impose comme un livre essentiel encore aujourd'hui, car il brosse un portrait psychologique inédit dans la littérature et intemporel, dans une Russie où le monde ancestral de la noblesse et du servage (abolit en 1861) vit sa dernière génération. Gontcharov portait en lui son personnage, et pendant plus de dix ans, il a tenté de s'en libérer par l'écriture, de peur d'être contaminé par la stérile négativité de son personnage. Oblomov incarne l'immobilité, pour lui tout déplacement, changement, initiative est une épreuve insurmontable, il ne faut pas moins d'une centaine de page pour faire sortir cet antihéros de son lit. ! Sa léthargie fascine, son indolence amuse, son obstination à ne prendre strictement aucune décision inquiète. S'agit-il d'un malade en très bonne santé : un mélancolique ? D'un paresseux extrême ? Ou d'un stylite, une incarnation de la sagesse ?

Dans la première partie du roman nous faisons intimement connaissance avec le personnage, son entourage et son enfance. Oblomov est l'héritier d'un domaine familial comptant 300 serfs, paradis perdu d'une enfance idyllique, l'Oblomovka « Terre promise ou coulent les fleuves de lait et de miel où l'on mange le pain que l'on a pas gagné à la sueur de son front ». Les descriptions oniriques des lieux, la cuisine notamment ; des activités, dont la sieste tient une grande place ; des personnages, des plus humbles à la figure du père, sont empreintes d'une insondable nostalgie, une espèce d'Arcadie russe. Une double intrigue se met en place dans la seconde partie du roman. L'ami d'enfance, Stolz, qui seul comprend Oblomov, bien qu'il en soit l'exact opposé, organise une rencontre avec Olga. Oblomov, presque malgré lui, en tombe sincèrement amoureux. Cela va-t-il lui permettre de sortir de son apathie ? Cette attirance réciproque va-t-elle pouvoir se réaliser dans une union heureuse ? Et d'autre part, la situation matérielle d'Oblomov va-t-elle continuer à péricliter sous les coups de son incapacité à prendre des décisions et ceux des escroqueries de son « ami » Tarantiev ?

Au fur et à mesure Oblomov se dégage de la figure du désenchantement pour apparaître comme profondément lucide et mesuré. Comme madame de Clèves son renoncement est lié à la certitude d'une « erreur ». L'erreur de la passion et l'illusion, mais aussi celle de l'insatiable de l'être. La sagesse d'Oblomov choisit une vie à l'abri des secousses, mais risque de l'anéantir dans une torpeur anesthésiante. Ne pas choisir d'avenir serait-ce une façon de nier le temps ? L'immuable imite-t-il si bien l'éternité ?

Les promenades rêveuses ou rêvées baignent dans la lumière de Rousseau, les gâteaux crémeux ont le goût de la madeleine de Proust, les dialogues burlesques et absurdes entre Oblomov et son domestique sonnent comme du Beckett. Lénine, né dans la même ville que Gontcharov, a vu dans Oblomov tous les défauts de la société russe et incarne pour lui l'homme à abattre. JB Pontalis dans « Perdre de vue » fait d'Oblomov un de ses patients, et Oblomov est l'objet même de la phénoménologie de la paresse construite par Emmanuel Levinas dans « De L'existence à l'existant ».

Ce grand livre crée un archétype humain, l'oblomovisme : le paresseux comme hypersensible mélancolique qui se méfie du monde, tout comme Molière avec Tartuffe ou Harpagon. Volodia Serre a mis en scène une adaptation à la Comédie Française en 2013. Ce roman englobe une vision complexe d'un monde perpétuellement renouvelé dans ses contradictions, Oblomov est devenu un mythe littéraire universel qui interroge avec pertinence et obstination la course poursuite du « progrès » .

Odile Gasquet.